serge
mestre



dix rêves d'io

roman

textes / flammarion

Textes/Flammarion
Collection dirigée par Bernard Noël

DIX RÊVES D'IO

16° Z
17263
(58)

DU MÊME AUTEUR

Quatre cahiers sur la mort de Lira,
Flammarion, 1980.

SERGE MESTRE

DIX RÊVES D'IO

FLAMMARION

DL-08-03-1983-05675



© FLAMMARION, 1983
Printed in France
ISBN : 2-08-064527-7

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I

AU « CHÂTEAU » ; DEUX JOURS AVANT LE DÉPART

Il y avait une fois, dans une forêt profonde emprisonnée par des ronces, une clairière qui exhalait les parfums ingénus du voyage. Près de cette clairière, s'étalait un labyrinthe d'où l'on ne pouvait s'évader qu'après avoir franchi une rivière aux boues rouges et vertes. L'obstacle du cours d'eau écarté, rien n'assurait au passant égaré qu'il parviendrait à découvrir la sortie.

Or il arriva qu'une grenouille, confortablement installée sur un nénuphar doré et quelque peu amaigrie par ses recherches, fut interpellée par un scorpion. Galant animal, il toussa afin d'attirer l'attention ; il s'adressa à la grenouille :

— Dis-moi, Dame Grenouille, accepterais-tu de m'aider à traverser la rivière ?

Terrorisée à la vue du terrible animal, la grenouille ne répondit pas. Elle se contenta de jurer dans la langue qui lui venait de ses parents :

— Je... Croa...

Le scorpion, animal intelligent s'il en est, tenta de persuader le batracien :

— Lorsque nous serons sur l'autre berge, je te montrerai la sortie du labyrinthe ; je tiens le secret d'un camarade qui me l'a indiqué avant de trépasser.

Malgré sa frayeur, la grenouille se décida à parler :

— Je ne vois qu'une manière de t'aider à traverser : te charger sur mon dos.

— Ce n'est pas difficile, répondit le scorpion ; je te conduirai ensuite vers le bon chemin.

La grenouille n'arrivait pas à se décider ; elle craignait le dard meurtrier de l'animal :

— Si je te prends sur mon dos, tu pourras me piquer sans difficulté ; je

ne veux pas mourir, j'ai encore l'espoir de sortir d'ici.

— Réfléchis, dit le scorpion : si je te pique, je te tue et je me noie ; quel intérêt pour moi ? Je veux quitter cette prison.

Après avoir longuement hésité, la grenouille accepta de passer le scorpion ; c'était le seul moyen de trouver la sortie. L'animal avait raison : en la tuant, il se tuait lui-même. Elle chargea le scorpion sur son dos, et ils entamèrent la traversée. Mais, au milieu de la rivière, un rictus assassin se dessina sur les mandibules du scorpion qui, d'un coup sec, piqua le batracien.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— ...

— Pourquoi as-tu fait ça ? geignit la grenouille agonisante.

Et le scorpion, qui sentait déjà l'eau envahir sa bouche, répondit :

— Je n'y peux rien... c'est... ma nature !

Son rire cynique se perdit aussitôt dans un grand tourbillon.

Les images se troublèrent ensuite ; je vis une tête couverte de sang, quelques cadavres étendus par terre, une femme

étrange qui me ressemblait. Elle s'adressait à moi et elle disait :

— L'histoire est absurde... je suis sûre que personne ne lira ce livre !

Ses yeux ne bougeaient pas, les pupilles s'étaient fixées sur mon visage, et je tentais de contrôler l'empourprement de mes joues. Elle répéta sa phrase :

— L'histoire est absurde... (ici elle s'arrêta pour reprendre son souffle et hurler) je suis sûre que personne ne lira ce livre !

Pourquoi me parlait-elle ainsi ? Pourquoi m'avait-elle raconté l'histoire de la grenouille et du scorpion ? c'est une histoire que je connaissais ; je l'avais entendue dans un film. Je n'avais pas le souvenir de l'avoir blessée et pourtant elle se conduisait avec moi comme avec une ennemie redoutable.

Elle ?

Je ne vous l'ai pas encore présentée. Il s'agit de mon double, de mon sosie ; il s'agit de la personne qui hante toutes les nuits mes rêves depuis notre départ. Elle se nomme Io et elle a volé mon visage ; elle s'est emparée de mon corps de femme. Elle a percé si profon-

dément mon identité que je ne me souviens plus de mon nom.

Tout a commencé le mercredi soir dans la maison qui m'a vue naître. C'est une très belle bâtisse qui a bercé mon enfance. C'est une sorte de manoir sans siècle que les gens du village appellent encore aujourd'hui le « château » ; cela m'a toujours fait penser à un livre que j'aurais aimé écrire.

Ce soir-là, Vulpian — l'homme avec qui je partage mes jours depuis des années, et notre appartement — s'est précipité hors de la salle à manger où nous dînions. Je ne voyais aucune raison à cette fuite ; nous ne nous étions pas disputés, et je ne l'avais sûrement pas blessé.

Il s'est levé sans rien dire. La porte s'est fermée derrière lui et je suis restée là, toute seule, immobile à guet-

ter son retour. Je ne suis allée me coucher que bien plus tard, lorsque j'ai compris qu'il ne reviendrait pas. Il me réveilla vers le milieu de la nuit pour m'expliquer son attitude ; j'avoue que je ne voyais pas bien de quoi il voulait parler :

— Il faut que tu me suives, Vénus, me dit-il en me regardant au fond des yeux.

— Je ne te comprends pas, Vulpian : d'abord le rêve, le scorpion sans visage ; et maintenant ce départ, le voyage étrange au sujet duquel tu ne veux me donner aucun détail.

— Je ne te demande pas de comprendre, Vénus ; fais-moi confiance, je t'en prie ; je ne sais pas encore où je vais, il faut me croire, Vénus, me croire et me suivre.

Ensuite il a parlé d'une forêt emprisonnée par des ronces. Cela devenait de plus en plus bizarre, cela ressemblait au rêve qui m'avait assaillie dans la nuit. Il avait parlé d'une clairière qui exhalait les parfums ingénus d'un voyage à accomplir sans avoir, comme

le voudrait l'usage, un seul monstre à combattre.

Les monstres n'étaient pas morts, les fantômes non plus. Ils avaient parcouru pendant des nuits entières le parquet ciré de la chambre. Ils s'étaient même fait apprivoiser, et Vulpian, qui n'aimait ni les monstres ni les fantômes, s'était peu à peu laissé guider à travers les allées inquiétantes du parc : n'était-ce pas dans ces allées qu'il fit dessiner lui-même que, pour la première fois, il eut l'idée du voyage ?

Je n'avais pu m'empêcher d'insister, il fallait à tout prix que je sache ; je ne pouvais me résigner à le suivre sans tenter de comprendre :

— Où allons-nous, Vulpian ?

Il m'avait longuement regardée avant de répondre ; ses yeux tentaient de transpercer les miens et je sentais que les pupilles avaient du mal à renvoyer leur éclat bleu.

— Je te l'ai dit, Vénus ; j'ignore où nous allons... je ne le sais pas encore.

Des mains s'étaient tendues vers moi ; Vulpian implorait mon silence. La situation me révoltait ; elle aiguisait

une curiosité que je n'aurais jamais éprouvée avant le rêve.

— Je peux seulement te dire, Vénus, que je suis en train de franchir une barrière que je n'aurais jamais osé enjamber avant le ténébreux repas que j'ai accompli avec eux la nuit dernière.

Il s'arrêta de parler, je venais de le surprendre en train d'avouer ce qu'il voulait me cacher.

— Avec qui, Vulpian ?

Je ne comprenais pas pourquoi il tentait de se dérober à mes questions :

— Avec qui as-tu accompli le repas, Vulpian ?

Il avait hésité, mais il s'était décidé à répondre. Je ne l'avais jamais vu aussi gêné. Les mots semblaient sortir à plat ventre de sa bouche, après de multiples chutes sur la langue :

— Avant le ténébreux repas... que j'ai accompli avec... les fantômes... avec les monstres joufflus... qui se sont amicalement assis sur... le parquet... ciré... de notre chambre !...

Ses yeux étaient de plus en plus humides ; il essuya les larmes d'un revers de manche et il continua :

— Ils... ils... les fantômes... les mons-

tres... ils m'ont demandé... demandé de... ils m'ont demandé de prendre le pouvoir.

La phrase avait été lâchée sans hésitation, d'un trait. Vulpian était soulagé. Il répéta :

— Ils m'ont demandé de prendre le pouvoir... ne ris pas, Vénus... c'est pour cette raison que j'ai décidé de partir... je ne veux pas partir seul, Vénus... Viens avec moi, je t'en prie.

Etait-il devenu fou ? Je n'avais plus de voix, j'étais incapable de lui répondre. Mais les événements ne tardèrent pas à se précipiter ; j'assistai à des manifestations bizarres : odeurs étranges, bruits sans source, objets qui se déplaçaient seuls dans la chambre. Ces objets organisaient eux-mêmes leur espace ; ils avaient pris une intensité que je ne leur connaissais pas ; ils avaient une telle manière de s'étaler et de déborder hors de leur sauvage solitude pour nous domestiquer que nous ne parvenions plus à nous reconnaître.

Je me suis endormie très tard cette nuit-là ; les paroles de Vulpian avaient tout cassé dans ma tête. Je ne comprenais rien : il voulait prendre le pouvoir ; mais quel pouvoir ?

Ce fut cette nuit-là que je découvris, pour la première fois, l'existence d'Io, l'existence de cette femme qui me ressemble trait pour trait et qui devait hanter mes rêves pendant tout le voyage. C'est elle qui m'affirma, après avoir lu ces pages, que je venais d'écrire une « histoire absurde » et que « personne ne lira ce livre ! » Io me ressemblait incroyablement ; plus encore, elle n'était autre que moi lorsque je m'apparaissais en rêve. C'était moi, et je ne m'appelais plus Vénus, personne ne m'appelait Vénus, on m'appelait Io et, cependant, je parvenais à me reconnaître.

Lorsque je fermai les yeux, lorsque je me livrai tout entière au sommeil et que le rêve tissa un voile transparent à l'intérieur du crâne, nous commencions à nous aventurer dans les allées lon-

gues du parc qui entourait notre « château ».

Vulpian avait fait dessiner un réseau complexe de sentiers à l'intérieur du parc : des sentiers qui se croisaient et qui ne comportaient qu'une seule issue ouverte parmi une multitude d'autres, barrées ; on pouvait s'en aller, disparaître, revenir, se perdre à nouveau, ou enfin sortir.

— La nuit ne parlera pas ce soir !

Vulpian regardait le ciel avec une puissance d'ange. Les pupilles dilatées m'effrayèrent. Mon rêve ne commençait pas bien ; malgré mes efforts, je ne réussis pas à le balayer :

— Va-t-elle enfin venir ? criait Vulpian.

Le vent semblait lui répondre ; il agitait les longues mèches brunes de sa chevelure qui se balançait en cadence.

— Va-t-elle s'annoncer ?

La voix résonnait dans le parc, c'était une voix d'outre-tombe, je me demandai s'il jouait vraiment :

— Je l'ai découverte pour la première fois au fond d'une forêt profonde, au creux d'une clairière ouverte à

tous les orages, à toutes les tempêtes, comment pourrais-je ne plus me souvenir d'elle à présent ?

Je n'apercevais que la tête de Vulpian, son visage était dense, barré de reflets métalliques ; ses lèvres nouées et mobiles renvoyaient un pourpre inquiétant au travers de la nuit. Le reste du corps était caché derrière les haies qui délimitaient la géométrie parfaite des sentiers. Il continuait à crier dans la nuit du labyrinthe :

— Comment pourrais-je ne plus me souvenir d'elle ? Ne plus me souvenir de ses yeux : deux cristaux ouverts sur les marges du crépuscule ?

Il parlait à Io maintenant, mais celle-ci ne lui répondait pas.

— Pourquoi le soir ne parvient-il pas à tomber ? demandait-il.

— ...

— Pourquoi m'attires-tu, Io ?

— ...

— Pourquoi ne chantes-tu pas ?

— ...

— Tu ouvres tes bras et ils rompent le silence avec un petit souvenir de soie froissée.

— ...

— Pourquoi le soir ne tombe-t-il pas ?

— ...

— Voudrais-tu m'envoûter, Io ?

— ...

— Oserai-je m'approcher de toi, prendre ton visage, saisir tes deux mains boueuses et crier enfin ton nom : Io, Io, Io ! sais-tu que je t'aime ?

Io venait de rejoindre Vulpian, ils se trouvaient maintenant dans la même allée, face à face, quasiment lèvres contre lèvres : c'est incroyable comme elle pouvait me ressembler, j'étais sûre qu'il s'agissait de moi, mais pourquoi ne portions-nous pas le même nom ? Io s'était adressée à Vulpian : ses gestes étaient élastiques, elle avait lancé les bras au-dessus de la haie.

— Tu connais mon nom ? Comment as-tu appris mon nom, Vulpian ? M'aurais-tu déjà rencontrée ?

— Je ne connais pas ton nom, Io !

Les yeux de Vulpian fixaient le vide ; il semblait envoûté par je ne sais quel pouvoir que je m'étais octroyé à l'intérieur du rêve. Io avait répété :

— Comment as-tu appris mon nom, Vulpian ?

Il était incapable de répondre. Vulpian ne se résignait pas à abandonner Io, il ne voulait pas la perdre, il craignait qu'elle ne s'évanouisse dans l'épaisseur mystérieuse d'un nuage. Le soir ne tombait toujours pas. Comment Io aurait-elle pu imaginer que son corps n'était plus qu'une robe incandescente qui embrasait le cœur amoureux de Vulpian ? Les lèvres d'Io s'étaient entrouvertes. Ce n'étaient pas des mots qui sortaient de sa bouche.

Elle se sentait nue et elle parfumait Vulpian de paroles :

— Veux-tu que je t'aide, Vulpian ?

— ...

— Crois-tu que je ne sache pas ce que tu es venu accomplir ici ?

— ...

— Sais-tu que je peux te soutenir ?

— ...

— Connais-tu seulement les pouvoirs que je possède ?

— ...

— Pourquoi ta bouche ne sourit-elle pas ?

— ...

— Aurais-tu peur de moi ?

— ...

— Je suis Io !

— ...

— Tu es parti avec l'espoir de prendre un pouvoir qu'on te refuse : tu dois le prendre et je t'y aiderai.

Mon visage et mes yeux étaient tièdes, ma main s'était nouée à l'oreiller qui soutenait nos deux pauvres têtes maigres. Je ne savais pas encore que ce rêve serait le premier d'une longue liste qui finirait par me pousser à écrire un livre. Nous étions proches du départ, et chacune des nuits futures allait me ramener l'image de cette femme que je connaissais bien, puisque je hantais moi-même mes propres rêves.

Io et moi allions parcourir un long périple que Vulpian avait déjà tracé pour nous et dont le but était de PRENDRE LE POUVOIR.